



HAL
open science

Nouvelles recherches sur l'abbatiale de Montier-en-Der

Geneviève Poisson

► **To cite this version:**

Geneviève Poisson. Nouvelles recherches sur l'abbatiale de Montier-en-Der. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 1987, Xè siècle. Recherches nouvelles, VI, pp.53-76. hal-02911763

HAL Id: hal-02911763

<https://hal.science/hal-02911763>

Submitted on 4 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NOUVELLES RECHERCHES SUR L'ABBATIALE DE MONTIER-EN-DER

Nous remercions particulièrement Madame Alquier pour la chaleur de son accueil et la générosité avec laquelle elle nous a donné accès aux archives de son père, Étienne Fels. Nous ne voulons pas oublier Herveline Delhumeau qui nous permet de faire état de constatations inédites faites au cours de ses travaux sur le chœur gothique de Montier-en-Der, ni Madame Bercé et ses collaborateurs qui nous ont toujours facilité les recherches dans les archives des Monuments Historiques.

Au centre d'un important tir d'artillerie, l'abbatiale de Montier-en-Der voit, dans la nuit du 14 au 15 juin 1940, sa toiture s'enflammer, tomber dans la nef et s'y consumer longtemps. Mieux protégé par ses vouûtes, le chœur gothique n'a pas trop souffert, mais la nef est rougie par l'incendie et il faut attendre septembre pour pouvoir en envisager le sauvetage. La pénurie causée par l'occupation allemande rend les choses difficiles. Pourtant, en mars 1942, un projet de toiture est étudié lorsque toute la partie Sud de la nef s'effondre entraînant dans sa chute le bas-côté. La tour très ébranlée résiste. Devant cette catastrophe, les arcs du côté nord sont enfin étayés, des injections de ciment sous pression sont faites dans les maçonneries de la tour et des murs de la nef et l'on commence à relever le mur méridional. Quand l'Allemagne entreprend le mur de l'Atlantique tout s'arrête. Aucun matériau de construction n'est plus disponible.

En 1947, seulement les travaux peuvent reprendre. Monsieur Laurent, Architecte en Chef des Monuments Historiques en est chargé. Il présente à la commission un dossier où il est surtout question de démolition. Toute la partie supérieure du mur nord de la nef est à abattre, en partant du portail, seulement au-dessus des fenêtres hautes, puis, au-delà du pilier élargi, tout ce qui se trouve au-dessus de l'extrados des arcs des tribunes. Le collatéral nord semble pouvoir supporter la restauration. Le désastre ne s'arrête pas là. La pierre de taille des arcs, piliers, colonnettes, chapiteaux et tailloirs, calcinée par l'incendie, en butte depuis sept ans aux intempéries se délite. Des parties en pierre de taille, rien ne sera conservé. Une certitude, la nef s'élève bien toujours sur ses fondations médiévales, tout au plus ont-elles été, au nord, stabilisées par une longrine longitudinale en béton armé.

En résumé lorsqu'en 1982 s'achèvent enfin les travaux il reste bien peu d'éléments authentiques de l'église pré-romane. Le côté méridional de la nef est entièrement neuf. Au

nord, si une partie du mur latéral subsiste, aucun élément comportant de la pierre de taille n'a survécu. Seule partie presque indemne, l'entrée, entre la tour qui n'a pas bougé, la façade du XVI^e siècle et le mur Nord dont seule la partie haute a été reconstruite.

Prendre donc l'étude de cette abbatiale, alors qu'ont disparu la plupart des éléments authentiques, peut paraître paradoxal. Si nous le faisons, c'est que Madame Alquier, fille d'Étienne Fels, nous a donné accès aux archives de son père. Les fouilles qu'il a faites avec la collaboration d'Hans Reinhardt, n'ont jamais été publiées. Nous pensons qu'elles présentent un grand intérêt, d'une part parce qu'elles confirment l'existence du massif occidental, d'autre part parce qu'elles ouvrent la voie à une nouvelle chronologie, que nous nous efforcerons de dégager en nous appuyant sur les textes. En outre, un autre travail paraissait nécessaire: retrouver tout ce qui avait été écrit sur l'abbatiale avant sa destruction, mais aussi, pendant la reconstruction. Le rapport enthousiaste mais assez succinct de Prosper Mérimée, lorsqu'en 1847 il découvre l'abbatiale,¹ celui d'Émile Boeswillwald,² Architecte en Chef des Monuments Historiques lorsqu'en 1850, il va débiter les travaux de restauration, ouvrent une ère nouvelle aux historiens d'art qui nombreux vont s'intéresser à l'église. Ces écrits, mais aussi les archives des Monuments Historiques portant sur la totalité des travaux effectués à Montier-en-Der depuis 1850, sont une mine de renseignements. Et nous ne pouvons oublier l'importance que nous avons attaché aux documents iconographiques qui nous ont permis des comparaisons avec l'église actuelle, mais aussi, un appui précieux pour les considérations stylistiques.

1 Prosper Mérimée. Lettre du 26 juillet 1846, dans *Lettres et Archives de la Commission des Monuments Historiques*, f° 164 bis.

2 Paris, Archives des Monuments Historiques, Montier-en-Der, carton 847.

Les textes

La « *Vita Bercharii* »³ vie de saint Berchaire, écrite par Adson, abbé de Montier-en-Der vers 980, est une des sources essentielles de l'histoire de la fondation de l'abbaye, Adson ayant du bénéficiaire non seulement de la tradition orale mais de documents aujourd'hui disparus. Nous y apprenons donc que sous l'impulsion de l'évêque de Reims, saint Nivard, Berchaire quitte le monastère de Hautvillers qu'il vient de fonder pour s'enfoncer dans une région couverte d'immenses forêts sauvages. Sur une terre appartenant au fisc royal, le domaine de Puteolus ou Puitziol, don de Childéric II, il établit une abbaye, le *Monasterium in Dervo*, ou Montier-en-Der. La date de cette fondation reste imprécise, probablement avant la mort de saint Nivard, vers 673.

Dans le cartulaire de l'abbaye se trouvent deux chartes de la fondation. Pour Levison⁴ ce sont des faux, écrits au XI^e siècle mais pour lesquelles le fond du texte reste vraisemblable, l'une est la charte de donation de Childéric II, l'autre émane de saint Berchaire lui-même. Il lègue à l'abbaye qu'il a fondée tous ses biens patrimoniaux.

De la première abbatale on ne sait rien. Mais une histoire du monastère, le *Dervensis casibus coenobii*⁵ a été écrite par un moine anonyme, sous l'impulsion de l'abbé Brunon (1050-1084). Moitié récit de la vie du monastère, moitié relation de miracles attribués à saint Berchaire, nous y apprenons que l'abbé Adson,⁶ ayant détruit, après la mort de l'abbé Albéric, l'église construite par Berchaire, jette les fondations d'une abbatale beaucoup plus grande, que le moine anonyme et ses frères fréquentent à ce jour. Toutefois, son récit n'étant jamais continu, c'est au cours de la longue relation d'un miracle, la conversion d'un moine défroqué, qu'il nous précise presque incidemment que ce moine a accompagné à Montier-en-Der l'évêque de Châlons-sur-Marne, Giboin,⁷ venu, à la demande de l'abbé Bérenger consacrer l'église dont Adson avait jeté les

fondations. Pour l'essentiel, ce sont ces informations que reprend la *Gallia Christiana*.⁸ Toutefois la date de 998, (elle n'est évidemment pas fournie par le moine anonyme) semble seulement avoir été choisie comme la date limite possible pour cette consécration de l'abbatale de Montier-en-Der. Elle est en effet celle de la mort de Giboin dont l'obituaire du monastère conserve le témoignage.⁹

La précision du VIII^e des calendes de décembre provient d'une mention de dédicace inscrite sur un martyrologe d'Usuard ayant appartenu à l'abbaye.¹⁰ L'écriture du XI^e siècle est d'autant plus facilement datable que la même main a fait mention de la mort de l'abbé Nivon dans le deuxième quart du XI^e siècle.¹¹

Le moine anonyme ne nous est d'aucune aide dès qu'il s'agit d'être précis. Témoin de la mémoire monacale, il raconte ce qu'il sait comme le lui a demandé l'abbé Brunon. J. van Hecke, qui commente son récit dans la *Gallia Christiana* pense même qu'il n'a pas eu recours au chartrier de son monastère.

La découverte de l'abbatale au XIX^e siècle : le rapport de Boeswillwald.

Nous suivrons maintenant le premier texte contemporain sur l'abbatale de Montier-en-Der, le rapport qu'Emile Boeswillwald présente en 1850 au Ministre de l'Intérieur. Dans ce rapport, un historique de l'abbatale précède une description précise de l'état des bâtiments. Un devis détaillé des travaux à entreprendre y est joint. Le dossier est complété d'un plan, d'une élévation et de deux grands dessins aquarellés montrant la façade latérale sud de l'église avant et après les travaux. Les fenêtres de la tribune ayant été en partie aveuglées. Boeswillwald les restitue. Il ouvre une porte à la limite du chœur et remet une certaine harmonie dans l'organisation des baies du bas-côté, ces deux dernières transformations étant les seules libertés qu'il se permet. Dans la nef il n'y aura que des restaurations.

Comme tous les édifices, l'abbatale, au cours des siècles, a subi de nombreuses transformations. Peut-être détruit par un

3 Adson (également Asson, Asso, Azon) *Vita Bercharii*, publiée par Nicolas Camuzat, *Promptuarium*, Troyes, 1610, p. 68-78. *Acta Sanctorum* (AA SS), oct., t. VII, Paris: 1845, commentaire de van Hecke, p. 1000-1018.

4 Levison « Die merowingier Diplom für Montier-en-Der », dans *Neues Archiv.*, XXXIII, 1908, p. 745-762.

5 *De Dervensis coenobii*, Camuzat, *Promptuarium*, Troyes 1610, p. 78-112. AA SS op. cit. p. 1018-1031.

6 AA.SS. op. cit. p. 1022: « Ibi postmodum. excendente vita domino Alberico, abbas effectus basilicam SS. apostolorum a Berchario quondam extractam parvissam reputans, maximi quod nunc frequentamus templi fundamenta jecit amplissima ».

7 AA.SS. op. cit. p. 1027. « Nam praedictus antistes (Giboinus)... ad consecranda moenia templi sanctorum apostolorum Petri et Pauli, sanctique Bercharii martyris, cujus fundamenta, ut praemissimus, venerandus Asso abbas locaverat ».

8 *Gallia Christiana*, t. IX, Paris, 1751, col. 915 « Adso... basilicam novam inchoavit... Berangius... basilicam monasterii a decessore suo inchoatam perfecit, curavitque dedicarii VIII cal. Decembris anno 998 ab episcopo Catalaunensis Guibouino ».

9 Obituaire Chaumont, Bibl. mun., ms lat. 39.

10 Martyrologe d'Usuard, Paris, B.N., ms lat. 5547, f^o 94.

11 J.P. Ravaux, « La date de la nef de l'église abbatale de Montier-en-Der », dans *Les cahiers Haut-Marnais*, n^o 122, III, 1975, p. 120, n.2.

incendie,¹² le chevet a été remplacé, au début du XIII^e siècle, par un chœur aérien qui élève sur quatre étages, dans un rythme alterné, des baies parfaitement superposées. Ce chef-d'œuvre de l'art gothique champenois est entouré d'un déambulatoire à chapelles rayonnantes. Vers la même époque la tour de l'église est remaniée. Sur sa face occidentale, un petit appareil, conservé jusqu'au premier cordon, témoigne encore de son état antérieur.

Au XIV^e siècle l'abbé Ferry fait élever sur le flanc Nord du chœur la chapelle des Fonts-Baptismaux qui forme avec deux sacristies placées dans son prolongement un faux transept à l'église. Il fait également de grands travaux dans l'abbaye et il construit notamment une salle capitulaire et un réfectoire.¹³

En 1448, la misère est si grande que Charles VIII autorise les moines de Montier-en-Der à quêter dans tout le royaume. Le produit de ces aumônes a dû être insuffisant pour les nombreux travaux à effectuer, car le premier abbé commendataire, François de Dinteville, semble se trouver, en 1499, devant une urgence. Les travaux sont importants. Il construit entièrement la façade occidentale de l'église, détruisant probablement une tour septentrionale, puisque l'appareil du seizième est visible sur le mur Nord jusqu'à la tourelle d'escalier, construite par Boeswillwald,¹⁴ pour permettre l'accès aux orgues. La charpente du bas-côté Sud est remplacée par une voûte, celle de la nef, cachée par un berceau de bois. Un projet plus ambitieux a du exister car un important faisceau de colonnes reste inemployé, à l'angle du collatéral Nord.

En 1735 l'abbé Ottoboni relève les bâtiments abbaciaux détruits par un incendie, l'église n'a pas du souffrir, son seul apport, le couronnement du clocher, exécuté sur des plans de Jean-Baptiste Bouchardon.

Enfin, en 1793, cette église, abandonnée par les moines, est dévastée. Après la révolution elle devient église paroissiale tandis que l'abbaye est remise à l'administration des Haras pour servir de dépôt d'étalons.

Pour la description de la nef, nous reprenons le texte de Boeswillwald : « La nef, construite au Xe, se compose de 8 travées d'arcades plein cintre, n'ayant que 3,50 m de hauteur.

Un cordon en pierre de taille sépare ces arcades de celles du triforium, plus élevées et divisées par deux arcades plus petites qui retombent sur des chapiteaux de forme cubique portés par des colonnes accouplées alternativement rondes et octogonales.

Le grand mur qui, au-dessus du triforium, est percé, au droit de chaque travée, d'une fenêtre plein cintre éclairant la nef, portait la charpente apparente remplacée aujourd'hui par le berceau de bois du XV^e siècle. Des voûtes basses couvrent les bas-côtés tandis qu'au triforium le système de charpente est encore conservé. La position du narthex du Xe siècle est parfaitement indiquée par le large pilier qui sépare la deuxième travée de la troisième, et par les arrachements du mur transversal encore apparents dans les murs de la nef et dans le triforium. »

Cette description nous semble un peu succincte. En effet, Boeswillwald ne parle pas des piliers carrés, sans base, qui reçoivent, sur de simples impostes, les arcs plein-cintre. Pas de description des moulures, un bandeau, une doucine, un ou deux filets, employées aussi bien pour les impostes que pour le cordon qui sépare le niveau inférieur et les tribunes. Pourtant cette modénature, assez semblable, dans les impostes des grandes arcades, à celle utilisée à Saint-Pantaléon de Cologne, prend une allure différente à partir du cordon et pour les tribunes. Le rythme des éléments qui la composent, presque vertical en bas, s'allège à l'étage en un mouvement diagonal. La grande diversité des tailloirs moulurés ne fait l'objet d'aucune mention. Cette description permet pourtant d'affirmer que les chapiteaux cubiques existaient, et, grâce au devis, qu'ils n'ont pas été refaits, quoique ait pu en penser Deshoulières.¹⁵ L. Grodecki¹⁶ a pu se rendre à Montier-en-Der après l'incendie, et examiner de très près chapiteaux, colonnettes et moulures alors que les enduits avaient disparu. Il affirme qu'ils étaient anciens, du XI^e siècle.

Si nous suivons le texte de Boeswillwald, les colonnettes accouplées seraient alternativement polygonales ou rondes. Deshoulières ne parle que d'une colonne séparative polygonale ou ronde. Il en décrit la base, évasée en talus, cerclée d'une large gorge entre deux tores. Cette discordance s'explique d'elle-même si l'on sait que, pour empêcher le froid d'entrer dans l'église, les arcades et les fenêtres des tribunes étaient obturées. Les documents photographiques datant soit d'avant la guerre soit de la reconstruction permettent d'affirmer que

12 Abbé Odinet *Eglise abbatiale de Montierender*, Langres, 1873, p. 50 « Il y a cinq ans, lors de fouilles pratiquées sous le dallage de l'emplacement du maître autel, nous avons vu de nos yeux, à trois mètres de profondeur, les restes de poutres calcinées, des amas de charbon parfaitement conservés, parmi des débris de tout genre, signe certain de l'incendie. »

13 Boeswillwald précise que la salle capitulaire et le réfectoire servent de sellerie aux Haras. L'administration jugeant cette installation inconvenue, les détruira ainsi que le cloître en 1860, sans même prévenir les Monuments Historiques.

14 Cet escalier remplace un escalier de bois partant des bâtiments abbaciaux, devenus logement du Directeur des Haras.

15 F. Deshoulières, *Les églises de l'onzième en France*, Paris, 1929, p. 15.

16 L. Grodecki, *L'architecture Ottonienne*, Paris, 1958, p. 238, n.95.

l'implantation des colonnettes, qu'elles soient simples ou doubles, rondes ou polygonales était beaucoup plus anarchique.

Les incertitudes de la datation

La date de la consécration de la *Gallia Christiana*, reprise par Boeswillwald, est très rapidement contestée. En effet, Arcisse de Caumont pense que les travaux ont pu durer jusqu'au début du XI^e siècle¹⁷ et R. de Lasteyrie juge cette date inadmissible.¹⁸

Il est certain que si quelques éléments plaident pour une datation haute (les grandes arcades basses et trapues, à un seul rouleau, le grand mur lisse, sans aucune scansion verticale) d'autres imposent une datation plus tardive. Ce sont essentiellement les chapiteaux cubiques (ils apparaissent pour la première fois vers 1010, à Hildesheim) et la qualité de la modénature du cordon, des impostes et des tailloirs des tribunes.

Concilier ces deux données conduit W. Rave à supposer que les tribunes ont été remaniées entre 1050 et 1060¹⁹ tandis que F. Deshoulières penche vers la réfection des seuls chapiteaux. H. Reinhardt, sans rien préciser, suggère la possibilité d'une deuxième campagne de construction.²⁰ P. Héliot revient à l'idée d'un remodelage des tribunes dans le deuxième quart du XI^e siècle²¹ et J.P. Ravaux pense pouvoir le repousser jusqu'au début du XII^e siècle.²² Nous avons dans cette énumération laissé de côté l'opinion de L. Grodecki. En 1940, il a vu les tribunes débarassées de leur enduit. Il affirme d'une part que la modénature et les chapiteaux cubiques doivent être situés dans le second quart du XI^e siècle, d'autre part que rien ne justifie l'hypothèse d'une reprise, opinion qui semble, à l'époque, si paradoxale qu'en 1952 il paraît se ranger à l'opinion de W. Rave et qu'il se contente de l'affirmer en note en 1958.²³ Les fouilles d'Étienne Fels et les textes devaient lui donner raison.

Le massif occidental

Enfin, dernier point, Boeswillwald signalait que l'abbatiale de Montier-en-Der avait eu un narthex. Les arrachements d'un mur transversal en étaient encore témoin en 1846. Cette affirmation ne soulève aucun commentaire. Les narthex de Tournus, Paray-le-Monial, Vézelay, pour ne citer qu'eux, sont parfaitement connus.

Il faut attendre l'étude qu'Effmann²⁴ consacre à l'église Saint-Léger-Saint-Sauveur de Werden-sur-Ruhr pour que se dégage la connaissance d'un des thèmes les plus originaux de l'architecture carolingienne, le massif occidental ou Westwerk. Effmann observe qu'à l'église de Saint-Léger, consacrée en 875, a été juxtaposée, peu de temps après l'achèvement de l'abbatiale, une partie occidentale, un espace carré, entouré sur trois côtés de tribunes et ouvert sur la nef par les baies d'un mur transversal. Dédié au Sauveur, ce sanctuaire occidental sera tardivement consacré en 943. Effmann va établir des comparaisons avec les églises à double absides dont le plan de Saint-Gall fournit l'exemple mais surtout avec l'abbatiale de Corvey²⁵ en partie conservée ou celle de Centula-Saint-Riquier²⁶ dont Angilbert voulait faire le modèle de son temps et dont Charlemagne avait attentivement surveillé la construction.

Hélas disparue, l'ancienne abbatiale n'est connue que par deux gravures du XVII^e siècle reproduisant une miniature du *Chronicon centulense* de Hariulf, du XI^e siècle, et par de très nombreux textes.²⁷ C'est grâce à ces éléments qu'Effmann réussit à reconstituer le plan de l'abbatiale comblant ainsi une importante lacune dans la connaissance de l'art carolingien. Grace aux travaux de Carol Heitz sur les textes a été mise en lumière l'influence prédominante de la liturgie dans la construction du massif occidental, lié au cours de la Semaine Sainte à une dramaturgie de la mort du Christ, de sa mise au tombeau et de sa résurrection.²⁸ A Saint-Riquier, un édifice de plan centré, élevant au-dessus d'une crypte un sanctuaire dédié au Sauveur, est venu se greffer sur une église de plan basilical. A

17 A. de Caumont, « Montiérender » dans *Bulletin Monumental*, 1871, p. 250.

18 R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, Paris, 1912, p. 75, n.1.

19 W. Rave, *Der emporen Bau in romanischer und frühgotischer Zeit*, Bonn, 1924, p. 66.

20 H. Reinhardt « Les églises romanes en Champagne » dans *Cahiers de civilisation médiévale*, Poitiers, avril-juin, 1961, p. 155.

21 P. Héliot, « Remarques sur l'architecture romane en Champagne » dans *Cahiers de civilisation médiévale*, Poitiers, t. XV, 1979, p. 109.

22 J.P. Ravaux, op. cit., p. 119.

23 L. Grodecki, « Les chapiteaux cubiques de l'église de Vignory » dans *Les cahiers Haut-Marnais*, 1952, p. 225 et op. cit., p. 238, n.95.

24 W. Effmann, *Die Karolingisch-ottonischer Bauten zu Werden*, Strasbourg, 1899.

25 W. Effmann, *Die Kirche der Abtei Corvey*, Paderborn, 1929.

26 W. Effmann, *Centula-Saint-Riquier. Eine Untersuchung zur Geschichte der kirchlichen Baukunst in des Karolingerzeit*, Munster-en-Wesphalie, 1912.

27 Mabillon, *Acta Sanctorum*, IV, t. 1, Lutetia Parisiorum, Paris, 1677, p. 111.

Peteau, de Nithardo, *Caroli Magni nepote ac tota ejusdem Nithardi prosapia, breve syntagma*, Paris, 1613.

F. Lot, *Hariulf. Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*, Paris, 1894.

28 C. Heitz, *Recherches sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne*, Paris, 1963.

l'extérieur, les trois tours, le *triturium* caractéristique du Westwerk répond, ici, au trois tours du chœur.

En 1933, paraît la première partie de l'étude de Reinhardt et Fels sur les églises-porches.²⁹ Leur but, montrer que l'évolution du *triturium* carolingien conduit à l'époque romane soit au clocher-porche lorsque disparaissent les deux tours d'escalier et que l'accent est mis sur la tour centrale, soit vers un avant corps cantonné de deux tours devenues élément architectonique majeur.

Dans cette évolution, Montier-en-Der leur paraît un jalon important. Étienne Fels demande l'autorisation de fouiller dans l'église, au droit du pilier élargi, et à l'extérieur, à l'angle Nord-Ouest de la façade occidentale où il espère trouver confirmation de l'existence d'une seconde tour. En 1937, la deuxième livraison de leur étude mentionne brièvement ces fouilles.³⁰ Une note en bas de page signale qu'a été mis à jour, du côté Nord, un banc de fondation transversal large de 1,80m, sur une longueur reconnue de trois mètres. Deux ans après c'est la guerre. Le troisième volet de leur étude ne paraîtra jamais et la publication des fouilles ne verra pas le jour.

Les fouilles d'Étienne Fels

Dans les archives d'Étienne Fels, nous avons retrouvé un plan, quatre photographies prises au cours des travaux, mais, hélas, aucun compte rendu de fouille. Le calque de la qu'Étienne Fels adresse à Julien Polti, Architecte en Chef des Monuments Historiques, pour le remercier d'avoir autorisé les fouilles, donne quelques précisions, dont nous nous efforçons de dégager l'essentiel :

A l'extérieur de l'église, « aucune peine à retrouver la fondation d'angle amenant le bas-côté à s'aligner avec la façade ; au-dessous s'étendait partiellement un puisard voûté en berceau dans lequel nous avons trouvé le départ de deux bouches d'évacuation qui devaient être carrées. » Plan et photographies sont heureusement plus bavards. Effectivement le mur de fondation occidental est au droit de la façade de l'église, reconstruite au seizième siècle, mais surtout de la tour Sud, où comme nous l'avons signalé, subsiste le petit appareil de la tour

primitive. Du côté Nord, la tour semble présenter un léger retrait par rapport au bas-côté. Autre élément, à leur intersection, une saillie rectangulaire nous semble pouvoir être la base d'un pilastre d'angle, indice d'un voûtement d'arêtes dans la tour. Encore faudrait-il pour en avoir l'assurance fouiller les trois autres angles.

Un plan, datant de 1773,³¹ présente l'avantage de tenir compte des bâtiments abbatiaux. L'emplacement de la tour Nord y reste parfaitement visible (exception faite du mur occidental, aligné plus tard au droit de l'édifice du XVIIIe siècle). Sur le plan, la mention d'un autel montre bien qu'elle contenait la chapelle Saint-Michel attestée par l'abbé Odinot.³² La piscine de ce sanctuaire, rongée par les intempéries, subsiste toujours sur le mur extérieur de l'église.

Il peut paraître curieux de trouver au rez-de-chaussée une chapelle angélique habituellement située à l'étage. On aimerait savoir s'il s'agit ici d'un déplacement du sanctuaire intervenu lors de la destruction d'une partie de la tour ou bien du changement de vocable d'une chapelle basse, lors de son réaménagement.

A l'intérieur de l'abbatiale, « de part et d'autre de la nef, le long des grosses piles séparant la deuxième et la troisième arcade, on apercevait, après l'enlèvement des crépis, une reprise grossière du mur, mais aucune trace de la disposition primitive n'avait subsisté. Nous avons alors sondé le sol du côté gauche, à l'emplacement des bancs pour éviter de défoncer le dallage de l'allée centrale. Après avoir trouvé l'eau à moins d'un mètre, puis deux rangs de cercueils superposés, nous avons enfin obtenu un résultat. La grande pile gauche était déliaisonnée en son milieu et présentait un parement perpendiculaire, ceci depuis le niveau des impostes des arcades jusqu'au sol. Au-dessous, malgré la destruction causée par les tombes, on voyait s'amorcer, au droit de la coupure existant dans la pile, environ 60 à 80% du mur transversal que nous cherchions ; les assises étaient dégradées, mais on remarquait nettement le départ du mur large de 1,30m (en réalité 1,80m comme l'auteur le dit ailleurs, mesure confirmée par son plan). Au-delà, le reste de la pile s'enfonçait sans aucune saillie de fondations dans le sol ».

Les documents photographiques montrent

29 H. Reinhardt et E. Fels « Étude sur les églises-porches carolingiennes et leur survivance dans l'art roman. » dans *Bulletin Monumental*, I, 1933, p. 331-365 et II, 1937, p. 425-69.

30 H. Reinhardt et E. Fels, op. cit., 1937, p. 434, n.3. Nous avons essayé de contacter Hans Reinhardt, mais souffrant alors de la maladie qui devait l'emporter il ne put nous répondre personnellement.

31 Chaumont Archives Départementales, plan de 1773.

32 Abbé Odinot, *Église abbatiale de Montierender*, Langres, 1873 « Près de l'escalier qui mène à l'orgue, les yeux attristés remarquent la piscine en ruine de l'antique chapelle Saint-Michel ».

p. 71-72, « La seconde consécration de l'église au XVIIIe siècle » par Henri Clauss, évêque-comte de Châlons a eu lieu en 1627 du 4 au 10 septembre. La chapelle Saint-Michel, proche du grand portail est bénie le vendredi 10.

parfaitement cette césure verticale, qui ne peut s'expliquer que d'une seule manière: nef et partie occidentale appartiennent à deux campagnes de construction. C'est donc, de toute évidence, autour de cette nouvelle donnée — deux campagnes de construction — que doit se faire la datation ou plutôt, les datations de l'abbatiale préromane de Montier-en-Der.

Une solution s'impose, l'ajout à la nef d'un massif occidental, solution conforme à celle employée à Corvey et à Werden dans le dernier quart du IXe siècle et à Saint-Pantaléon de Cologne entre 984 et 996.³³ Mais, dans ces trois cas, l'église était achevée lors de cet ajout. Or, à Montier-en-Der, nous nous trouvons devant un autre problème. Au niveau de la césure, le parement vertical n'existe que depuis le sol jusqu'aux impostes des grandes arcades. L'adjonction d'une maçonnerie contre ce parement implique l'antériorité de celui-ci, donc de la partie basse de la nef, à l'est de la reprise, cette partie basse étant donc l'élément le plus ancien de l'abbatiale.

Un examen attentif de l'église confirme cette affirmation. En effet, alors que de manière constante et très rapidement, les grandes arcades ont tendance à s'élever, à Montier-en-Der elles gardent une allure archaïque et sont si basses que leur hauteur est inférieure à celle des tribunes. Montier-en-Der semble être le seul exemple connu de ce type de proportions. La comparaison des différentes impostes confirme elle aussi l'antériorité de la partie basse de la nef, comme nous l'avons déjà dit.

Deux hypothèses sont donc possibles. Dans la première, une modification du plan primitif intervient en cours de construction et doit dans ce cas être attribuée à Adson ou à Bérenger. Dans la seconde, cet ajout est ultérieur et puisque seule la partie basse de la nef appartient à une première campagne de construction, cette solution a nécessité un remaniement important de l'église. La nef est surélevée de tribunes exactement semblables à celles que l'on se propose de construire dans le massif occidental, ce que confirme la parfaite homogénéité des parties hautes de l'abbatiale. La bipartition des baies n'est donc pas due à une reprise, celle-ci est refusée d'ailleurs par L. Grodecki.³⁴ Il pense, comme nous l'avons vu plus haut, que rien ne justifie l'hypothèse d'un remodelage. La perfection de la modénature, la forme des chapiteaux cubiques sont le fait d'une réalisation plus tardive dans le XIe siècle.

Vers une nouvelle datation sur la base des textes.

Attribuer ces travaux à Adson ne nous paraît guère plausible, et d'ailleurs, le moins anonyme le dément formellement. En effet, il est évident qu'Adson tient dans cette œuvre une place prépondérante. Son nom y est cité avant même celui de Berchaire. En l'espace des deux cent cinquante ans couvert par le récit, seuls les abbés réformateurs dont le rôle a été important sont désignés nommément. Ce sont: Eudes (827-?) pour avoir à la demande de Louis le Pieux rétabli la règle bénédictine, l'horrible abbé Benzo qui sera chassé par Albéric (936-960) quand il vient avec Adson, à la demande de Louis IV d'Outremer, pour réformer l'abbaye, Bérenger (992-?) dont le nom n'est d'ailleurs cité qu'à l'occasion d'un miracle, enfin Brunon (1050-1084). C'est à la demande de Brunon que le moine «écrit, gardant l'anonymat de peur que son nom ne soit entaché de la honte de l'avoir si mal fait.» La mort de Brunon clôt la partie événementielle de son œuvre.³⁵ Elle ne comportera plus que la relation de miracles attribués à Saint Berchaire.

Or, si le moine reste muet sur la vie des autres abbés, même sur celle de Brunon qu'il a fort bien connu, le prestige d'Adson, le lustre et le bonheur qu'il a donné au monastère transparaît à chaque ligne. Il connaît son œuvre hagiographique, le *de Antechristo* écrit à la demande de la reine Gerberge, il sait qu'Adson a versifié le deuxième livre du dialogue de Saint Grégoire et n'ignore pas son commentaire des hymnes de Saint Ambroise. Il est donc parfaitement précis quand il affirme que seules les fondations de l'église qu'il fréquente avec ses frères, doivent être attribuées à Adson, et qui plus est, quand il l'affirme deux fois.³⁶

Il semble difficile que Bérenger ait pu modifier le projet initial avant la consécration en 998. En effet la nouvelle de la mort d'Adson, en 992, dans les Cyclades, au cours d'un pèlerinage à Jérusalem, celle de son ensevelissement dans l'île d'Astypalée, a mis un certain temps avant de parvenir au monastère. Il fallait célébrer les cérémonies funèbres, élire le nouvel abbé. La *Gallia Christiana* dit simplement que Bérenger termine la basilique et pourvoit à sa dédicace.³⁷ Or il ne s'agit nullement d'une consécration circonstancielle, parfois prématurée dont la date est fixée, par exemple, en fonction d'un voyage papal. L'église devait

35 AA.SS. op. cit., p. 1023 «usque ad exitum domine Brunonis septimi a venerandis Alberico abbatibus, septem annorum lustris hanc honorifice gubernatis».

36 AA.SS. op. cit. p. 1022 et 1027.

37 *Gallia Christiana* op. cit., col. 915. Bérenger «basilicam monasterii inchoatam perfecit, curavitque dedicarii».

33 Carol Heitz, *L'architecture religieuse carolingienne*, Paris, 1980, p. 148 et 144.

34 L. Grodecki, *L'architecture Ottonienne*, op. cit., p. 238.

être achevée, du moins pour l'essentiel, lorsque Bérenger demande à Giboin, l'évêque de Chalons-sur-Marne, dont il dépend canoniquement, de venir consacrer l'abbatiale.

Il semble donc évident que la seconde solution, celle d'un remaniement de l'église, lors de l'ajout du massif occidental, est la seule valable. Reste à définir quel abbé a pu l'entreprendre et à quelle époque. Or la chronologie des abbés est fort incertaine et le moine anonyme, qui s'intéresse peu à ce qui ne touche pas Adson, ne nous sera pas de grand secours.

Un miracle, donne une indication pour l'abbatiale de Bérenger. Des bandits ayant à leur tête un certain Bardin attaquent le monastère, mettant les moines dans une grande angoisse car Bérenger est absent : il a été invité par l'abbé Guillaume à la consécration de Saint Bénigne de Dijon.³⁸ Adson, ayant été, juste avant Guillaume, abbé de Saint Bénigne,³⁹ le fait semble probable, et le moine fait seulement erreur lorsqu'il attribue la consécration à Brunon de Langres et non à son successeur, Lambert. Grâce à ce fait nous savons que Bérenger vivait encore en 1017, s'il s'agit de la consécration de l'église majeure ou en 1018 lors de celle de l'oratoire de Sainte-Marie.⁴⁰

De son successeur, Nivon, la *Gallia Christiana* dit⁴¹ que rien ne s'est passé durant son abbatiat, mais que pourtant la mention de son ordination est inscrite, au VIII des ides de juin, sur le martyrologe d'Usuard.⁴² Cette date est erronée d'ailleurs puisqu'elle intervient le jour de la fête de saint Paul de Constantinople, c'est-à-dire le VII des Ides de juin ou 7 juin. La date de sa mort y figure aussi au X des calendes d'août. Si, comme il est coutume, son sacre a eu lieu un dimanche, une seule date possible, 1019. En effet, selon l'abbé Bouillevaux, Nivon était abbé en 1020 lorsque Fromond, évêque de Troyes fait donation à Ceffonds de l'autel de Saint-Remi.⁴³ Son abbatiat a dû être très court, et sa mort être un fait marquant, puisqu'elle est la seule notée sur le martyrologe.

38 AA.SS. op. cit. p. 1026 « Devotissimus et enim Deo abbas Willelmus, s. Benigni Divionensis ecclesiam religione et parietibus per auxilium Brunonis, Ligonensis episcopi miro opere innovaverat ad cuius dedicationem praedictum patrem (Bérenger) sibi familiarissimum invitaverat. »

39 *Gallia Christiana*, IV, 1728, col. 549 « amovit Manassem abbatem officio indignum, eique substituit Azonem Dervensem monachum. »

40 Carol Heitz, « Lumières anciennes et nouvelles sur Saint-Bénigne de Dijon », *Cahier du centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, Paris X-Nanterre*, 1977, p. 64.

41 *Gallia Christiana*, op. cit. IX, col. 915 « Nivo de quo nil singulare occurrit, nisi in veteri Usuardi martyrologio quod enim fuit Dervensis monasterii, nunc est bibliothecae raegiae, notatur VIII idus Junii ordinatio domni Nivonis abbatis et X cal. Augusti obitus ejusdem. »

42 *Martyrologe*, op. cit., f° 41v et 54r.

43 Abbé Bouillevaux, *Les moines du Der*, Montier-en-Der, 1845, p. 129-130.

Dudon I lui succède, au plus tard en 1027, date à laquelle son nom figure dans plusieurs chartes.⁴⁴ Grâce à l'amitié des comtes de Brienne, le monastère est comblé de dons et de privilèges. Cette période heureuse ne semble troublée que par les exactions d'Étienne de Vaux, comte de Joinville, qui spolie le monastère de nombreux biens. Un acte du roi Robert, daté par la référence faite au sacre d'Henri I (14 mai 1027), contraint le comte de Joinville à rendre à l'abbaye les biens dont il s'est emparé. Cet acte précise que Dudon a reconstruit lui-même l'église fondée en l'honneur des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, où reposent maintenant les reliques de saint Berchaire et de sainte Théodosie.⁴⁵

Dans le texte, cette construction est attribuée au seul Dudon, et semble terminée, ce qui paraît peu crédible. L'abbatiat de Dudon est récent, l'église peut donc avoir été commencée par un autre abbé, et même dans ce cas n'être pas absolument terminée.

Si l'on excepte le très éphémère Nivon, on peut imaginer que Bérenger, qui a dû mourir en 1019, ait envisagé de remanier une église pour laquelle il s'est déjà beaucoup dépensé, et ceci alors que des travaux prestigieux sont entrepris à Saint-Bénigne en 1001, à Saint-Remi de Reims en 1007, à Saint-Thierry en 1010. Toutefois, nous ne pensons pas, que même commencés par Bérenger, les travaux puissent être terminés en 1027. Cette date semble encore un peu prématurée si l'on considère la perfection des moulures et les chapiteaux cubiques, qu'il faudrait, dans ce cas, situer avant même ceux d'Ottmarsheim.

Grâce au martyrologe d'Usuard nous allons essayer d'affiner cette datation. Il porte en effet mention non d'une seule dédicace, mais de deux, la « *dedicatio prima* » au VII des calendes de décembre (25 novembre) la « *Dedicatio secunda* » au VIII des calendes du même mois, jour presque anniversaire donc de la première consécration.⁴⁶ Les deux écritures semblent de la même main et du XIe siècle.⁴⁷

Nous nous trouvons devant deux campagnes de construction et deux mentions de consécration, la première est celle de l'église d'Adson, la seconde, celle de l'abbatiale

44 *Gallia Christiana* op. cit., IX, col. 915-916 « Dudo laudatur in multis domesticis instrumentis ab anno minimum 1027... Dudo obiisse dicitur non. Octobr. anno 1035. »

45 Archives de Chaumont, Cartulaire de Montier-en-Der, 7 H1, f° 34v-35 « Dudo venerabilis abbas et caeteri fratres ex monasterio quod vocatur Putiolos quod est in Dervo constructum in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli ac sancti Bercharii qui ipsum monasterium a novo opere construxerat ubi nunc ipse martir et sancta Theodosia corpore requiescunt... »

46 *Martyrologe* op. cit., f° 92v. « Dervo monasterio dedicatio prima basilicę in honore Beatorum apostolorum Petri et Pauli » f° 94v « Dervo monasterio dedicatio secunda basilicę in honore Beatorum apostolorum Petri et Pauli ».

47 François Deshoulières, op. cit., p. 13, n.2.

attribuée par la charte du roi Robert à Dudon. Si l'on considère qu'elles étaient en général célébrées le dimanche, la première dédicace, du VII des calendes de décembre, devrait être fixée au 25 novembre 994, seule date possible entre le sacre de Bérenger et la mort de Giboin en 998. Pour la seconde trois dates peuvent être envisagées: 1028, 1034, 1045, des considérations stylistiques nous semblant s'accorder mieux avec celle du dimanche 24 novembre 1034, la première date semblant un peu prématurée (et nous nous en sommes expliqué) la dernière trop tardive.

Il nous paraît, en effet, nécessaire de tenir compte de la construction de deux églises qui, en Champagne, présentent des analogies certaines avec Montier-en-Der, élevant leurs nefs sur trois niveaux sans aucune scansion verticale, l'animation des parois ne se faisant que grâce à la superposition des baies. Pour toutes trois, la couverture est de charpente. Or il nous semble que de ces églises Montier-en-Der est la plus ancienne.

En effet, même si l'on exclut de la comparaison les piles trapues d'Adson et leurs impostes et pour l'abbatiale rémoise, les élégantes colonnes « fasciculées » et, leurs chapiteaux de stuc, il paraît évident que l'élévation de Saint-Remi s'accroît, que le double rouleau des arcs, l'apparition de piles flanquées de colonnettes témoignent d'un art plus achevé. Or c'est entre 1035 et 1046 que l'abbé Thierry, modifiant le plan trop grandiose de l'abbé Ayrard, reprend l'édification de Saint-Remi, et c'est en 1032 que Guy de Vignory est autorisé par Hardouin de Breteuil à construire une collégiale. Cet acte, politique pour l'évêque de Langres, explique qu'ici aussi nous nous trouvons devant une construction de prestige. Cette première étape de l'érection de Vignory est, elle aussi, marquée du signe de l'évolution si l'on considère la diversité du décor des impostes et des chapiteaux sculptés et si l'on tient compte de ce premier essai de supports diversifiés que marquent les colonnes rondes à la fin de la nef. Toutes ces raisons, sans que l'on puisse rien affirmer nous conduisent à considérer 1034 comme une date satisfaisante pour cette deuxième consécration.

L'abbatiale du XI^e siècle

Reste à définir quel pouvait être ce massif occidental. De François de Dinteville, abbé commendataire de Montier-en-Der (1499-1530), la *Gallia Christiana* dit qu'il a restauré l'église

et l'a agrandie de manière sensible.⁴⁸ Or, limitée à l'est par le chœur gothique, au nord par le cloître, au sud par le cimetière monacal et la Voire, aucun agrandissement n'est possible. Une seule explication : à la manière d'Adalbéron détruisant, à Reims, le Westwerk d'Hincmar, François de Dinteville a remodelé le volume intérieur de l'abbatiale, y incluant même, en l'exhaussant, le porche situé autrefois entre les deux tours. Nous en voulons pour preuve, la trace d'arrachement d'un toit en appentis qui subsiste dans l'entrée de l'église, sur le mur sud⁵⁰ et, au nord, une baie aujourd'hui murée, qui peut avoir appartenu à la tour en partie détruite.

Boeswillwald a-t-il lui-même effacé les traces d'arrachement dans le pilier élargi ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'elles ont disparu et que les petites portes permettant l'accès aux tribunes, visibles lors des travaux de 1947, sont du côté nord, à nouveau occultées.⁴⁹ A ce niveau, un mur transversal, ajouré probablement de baies séparait la nef du sanctuaire occidental. Au droit de ce mur, une coursière permettant une circulation entre les tribunes, explique l'existence des portes. Mais un autre témoignage du massif occidental reste toujours présent. Ce sont deux pilastres engagés, situés de part et d'autre des marches descendant de l'entrée de l'église vers la nef et ce, en dehors de tout axe de poussée. La certitude que seul le bas de ces pilastres, jusqu'au niveau du cordon environ, est partie intégrante de l'église⁵⁰ nous conduit à penser qu'à cet endroit devait se trouver l'arc diaphragme soutenant la partie centrale des tribunes qui, sur trois côtés, entouraient à l'étage un sanctuaire assez semblable à celui de Werden.

Nous ne savons rien de l'apparence des parties hautes de ce massif occidental. Si le *triturium* carolingien a été reproduit, les murs peu épais, posés sur un sol fluent, n'ont pu supporter qu'une couverture de charpente.

48 *Gallia Christiana* op. cit., IX, col. 922, « III Kal. Maii obiit reverendus in Christo pater et dominus Franciscus de Dintavilla... quondam abbas commendatarius hujus monasterii, qui per spatium XXX annorum ecclesiam rexit, optimeque auxit et reparavit ».

49 H. Reinhardt-E. Fels, op. cit., II, 1937, p. 435, n.1 « Le toit en appentis recouvrant la tribune placée au-dessus de l'entrée se dessine encore sur le mur méridional » p. 434 « Les arrachements du mur en ce point ainsi que la présence de petites portes aujourd'hui bouchées à la hauteur des tribunes permettent de restituer la grande paroi transversale... » Nous ne savons comment E. Fels en avait eu connaissance, mais Monsieur Rocard, Architecte en Chef des Monuments Historiques a eu l'amabilité de nous confirmer que, lors des travaux il avait remarqué plusieurs percements.

50 Paris, Monuments Historiques, Archives privées de Monsieur Tillet, carton 19. Lors de travaux effectués en 1911, on a pu constater le décolllement d'une partie du pilastre sud ainsi que des arcs situés à son extrémité, simple décor de briques. De même J. Laurent s'est vu, en 1947, dans l'obligation d'abattre toute la partie située au-dessus du cordon.

Précédé du porche entre ses deux tours, l'ensemble devait alors présenter une certaine analogie avec la façade de Corvey, selon la restitution d'Effmann.

Nous pensons qu'il restera toujours une inconnue, le chœur du XI^e siècle. Entre 1849 et 1854, Boeswillwald a repris en sous-œuvre tous les supports du chœur gothique. S'il a pu faire quelques observations, du moins n'en a-t-il rien dit et le désordre que ces travaux ont occasionné dans un sol spongieux, où l'eau affleure à moins d'un mètre, rend probablement vain tout espoir d'en retrouver le plan. Mais, par une autre approche, Herveline Delhumeau pense que l'église pouvait comporter deux tours situées à l'entrée du chœur, rejoignant en cela une vieille tradition selon laquelle à Montier-en-Der, cinq clochers s'élevaient vers le ciel.⁵¹ Au cours de recherches pour une thèse de troisième cycle portant sur les campagnes de constructions du chœur gothique elle a fait un certain nombre de remarques, encore inédites, et nous la remercions de nous avoir autorisé à en faire état.⁵²

Dans un plan extrêmement rigoureux, où l'implantation des chapelles rayonnantes ne semble avoir posé aucun problème, une contrainte très nette se décèle à droite et à gauche du chœur, dans la travée droite du déambulatoire et seulement à ce niveau (angles sud-est du côté méridional et nord-est de l'autre côté). Cette travée présente d'ailleurs, un plan irrégulier, trapézoïdal, marquant une certaine contrainte.

En ce point, la belle ordonnance des colonnes limitant chaque chapelle rayonnante n'existe plus; la retombée de l'arc doubleau et des branches d'ogive se fait inégalement, parfois même sur un culot. Un mur épais, contenant un escalier qui conduit aux tribunes, forme de part et d'autre un pan supplémentaire dans les chapelles rayonnantes.⁵³

Ces anomalies se retrouvent à l'étage des tribunes. On y observe, en outre, la trace d'ouvertures aujourd'hui maçonnées, pour lesquelles il n'existe qu'une explication possible: autoriser la communication à l'étage avec les

tours et leurs escaliers. Enfin, au triforium, il semble que même la stabilité ait posé problème. L'impossibilité de lancer la voûte d'un seul jet a conduit à subdiviser la travée en deux demi-voûtes sexpartites dont l'arc doubleau intermédiaire retombe difficilement sur une colonnette ultérieurement renforcée par l'adjonction d'un arc-boutant sous comble et d'un arc-boutant extérieur. Tout s'explique si l'on imagine que les tours étaient toujours debout lors de la construction du chœur gothique et il est probable que l'effondrement de la tour sud a justifié l'abandon d'une travée de transept dont le projet d'inscrit de manière lisible sur les photographies prises après l'effondrement du mur méridional de la nef.

Dans cette éventualité, on peut attribuer ces deux tours de chœur à l'église de Brunon, si l'on pense à celles de Saint-Germain-des-Prés ou de Morienval mais ce, sans aucune certitude. Il est de fait qu'à Vignory, c'est au douzième siècle seulement que l'on ajoute à la naissance du chœur et du déambulatoire les deux clochers jumeaux dont seul celui du nord sera terminé.

En conclusion, il nous semble utile de revenir, fût-elle brièvement, sur la nef actuelle. Il est certain qu'une partie de la catastrophe aurait pu être évitée si, dans les deux premières années, les travaux avaient été menés autrement. Mais on ne peut oublier que la guerre sévissait et que l'occupation allemande rendait les choses très difficiles.

A partir de 1947, la «reconstruction» a été menée vigoureusement par Jacques Laurent. Non seulement il a respecté l'esprit de l'église médiévale mais il a laissé subsister les traces archéologiques et même, quand elles avaient disparu, par exemple dans la partie Sud de la nef, il s'est efforcé de les rétablir. L'élévation de 1775 permet d'en juger. Les fenêtres du bas-côté ont retrouvé leur implantation inégale (Boeswillwald l'avait uniformisée): le départ d'un berceau, souligné d'un cordon, se situe toujours au-dessus de la porte près du chevet et l'ouverture en anse de panier, ancien guichet servant à faire passer directement le corps des frères défunts de la nef au cimetière, est toujours visible (mal comprise cette ouverture est maintenant clavée jusqu'au sol à la manière non d'un guichet mais d'une porte).

Pour l'intérieur de l'église, le même souci a prévalu. La modénature des impostes, du cordon et des tailloirs sont, autant que l'on en puisse juger à travers les documents iconographiques, aussi fidèles que possibles et leur sécheresse est en partie due aux procédés modernes de taille. Un reproche pourtant: le parti-pris qui a conduit à user d'une symétrie

51 Abbé Bouillevaux «Monographie de l'église abbatiale de Montierender» dans *Congrès archéologique de France*, 1855-56, p. 261, n.1. «La tradition rapport qu'autrefois cinq clochers s'élevaient vers les cieux; nous n'avons trouvé de preuves d'existence que pour deux, sans parler de celui que nous avons. L'un faisait pendant à celui-ci... l'autre existait dans la première travée Sud du déambulatoire. La voûte présente ici des traces certaines de l'existence de quatre cloches».

52 Herveline Delhumeau *Les campagnes de construction fin XII^e, début XIII^e siècle, dans l'ancienne abbaye de Montier-en-Der*, Thèse de doctorat de troisième cycle, Paris IV-Sorbonne, 1985.

53 Cet escalier qui n'est mentionné, au nord, sur aucun plan existe pourtant bel et bien.

constante dans l'organisation des tribunes. Les tailloirs se répondent à droite et à gauche, les colonnettes polygonales ou rondes alternent avec régularité, doubles dans les trois premières travées, simples ensuite. Cette monotonie ajoute encore à la sécheresse d'une pierre que la patine du temps n'a pas encore adoucie.

Un regret: nous avons trouvé dans les tribunes un certain nombre d'éléments sculptés provenant de l'église et soigneusement conservés, mais rien ne concerne l'église du XIe siècle, pas la moindre trace de moulure, aucune colonette, pas de chapiteau. Ne pouvait-on vraiment rien récupérer?

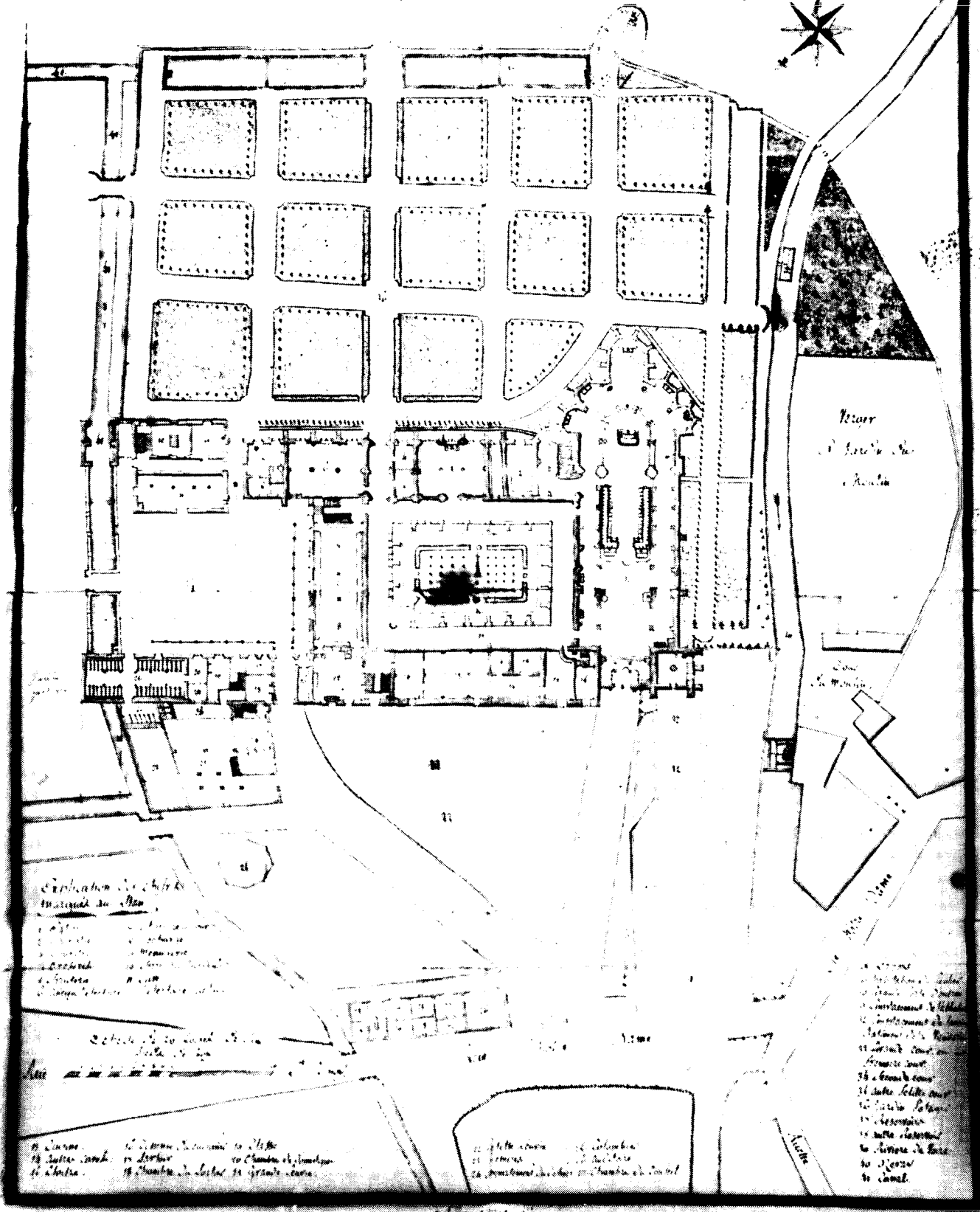
Ces quelques critiques ne nous font pourtant pas regretter la restitution de l'église préromane. Elle reste témoin de l'abbatiale du XIe siècle et il est difficile d'imaginer l'admirable chœur gothique livré à un autre

environnement.

Enfin, il nous paraît très satisfaisant de souligner que fouilles et textes ne font que confirmer les raisonnements tenus depuis cent ans, principalement sur des critères stylistiques. L'impossibilité de dater certains caractères de la construction, (chapiteaux cubiques et modénature des impostes et tailloirs) de la fin du Xe siècle, avait conduit à envisager un remodelage des tribunes. La réalité est un peu différente. De l'édifice primitif, nous ne gardons que la partie basse d'une nef qui n'en comportait pas. C'est une seconde campagne de construction qui a doté l'abbatiale d'un ensemble cohérent de tribunes aux baies géminées, depuis le massif occidental jusqu'au chœur.

Geneviève POISSON

PLAN du cloz de chaunée de l'eglise, bâtiments, cours et jardin, de l'abbaye de Montier-en-Der.



Explication des chiffres
marqués au Plan

1. Eglise	17. Grande cour
2. Cloz	18. Cour de l'abbaye
3. Cloz	19. Cour de l'abbaye
4. Cloz	20. Cour de l'abbaye
5. Cloz	21. Cour de l'abbaye
6. Cloz	22. Cour de l'abbaye
7. Cloz	23. Cour de l'abbaye
8. Cloz	24. Cour de l'abbaye
9. Cloz	25. Cour de l'abbaye
10. Cloz	26. Cour de l'abbaye

11. Cour de l'abbaye
12. Cour de l'abbaye
13. Cour de l'abbaye
14. Cour de l'abbaye
15. Cour de l'abbaye
16. Cour de l'abbaye

17. Grande cour
18. Cour de l'abbaye
19. Cour de l'abbaye
20. Cour de l'abbaye
21. Cour de l'abbaye
22. Cour de l'abbaye
23. Cour de l'abbaye
24. Cour de l'abbaye
25. Cour de l'abbaye
26. Cour de l'abbaye

27. Cour de l'abbaye
28. Cour de l'abbaye
29. Cour de l'abbaye
30. Cour de l'abbaye
31. Cour de l'abbaye
32. Cour de l'abbaye
33. Cour de l'abbaye
34. Cour de l'abbaye
35. Cour de l'abbaye
36. Cour de l'abbaye
37. Cour de l'abbaye
38. Cour de l'abbaye
39. Cour de l'abbaye
40. Cour de l'abbaye
41. Cour de l'abbaye
42. Cour de l'abbaye
43. Cour de l'abbaye
44. Cour de l'abbaye
45. Cour de l'abbaye
46. Cour de l'abbaye
47. Cour de l'abbaye
48. Cour de l'abbaye
49. Cour de l'abbaye
50. Cour de l'abbaye

Fig. 1 – Plan de l'abbaye de Montier-en-Der, 1775 (Chaumont, Archives départementales).

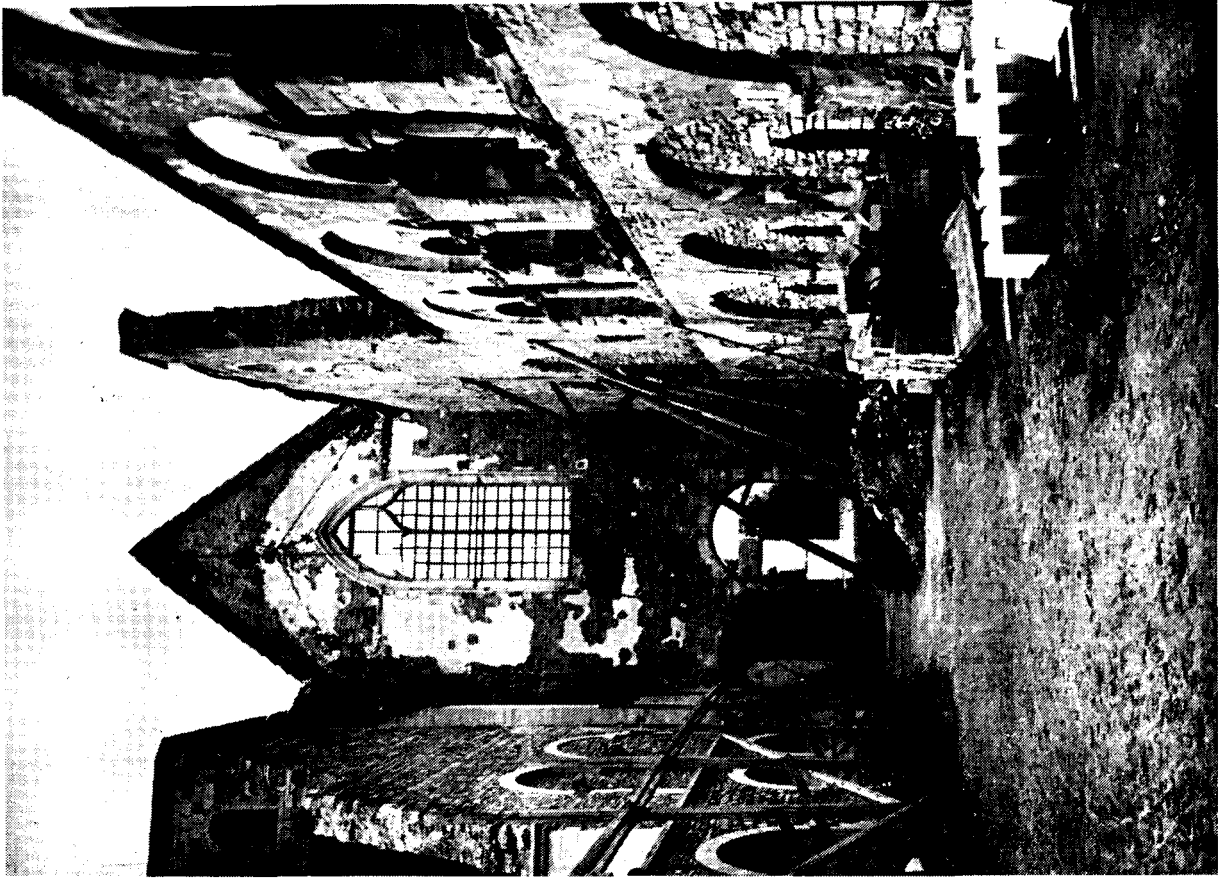


Fig. 2 – Nef vue de l'est en 1947 (Archives privées).



Fig. 3 – Élévation latérale nord de la nef en 1947 : pilier élargi et troisième, quatrième et cinquième travées (Archives privées).

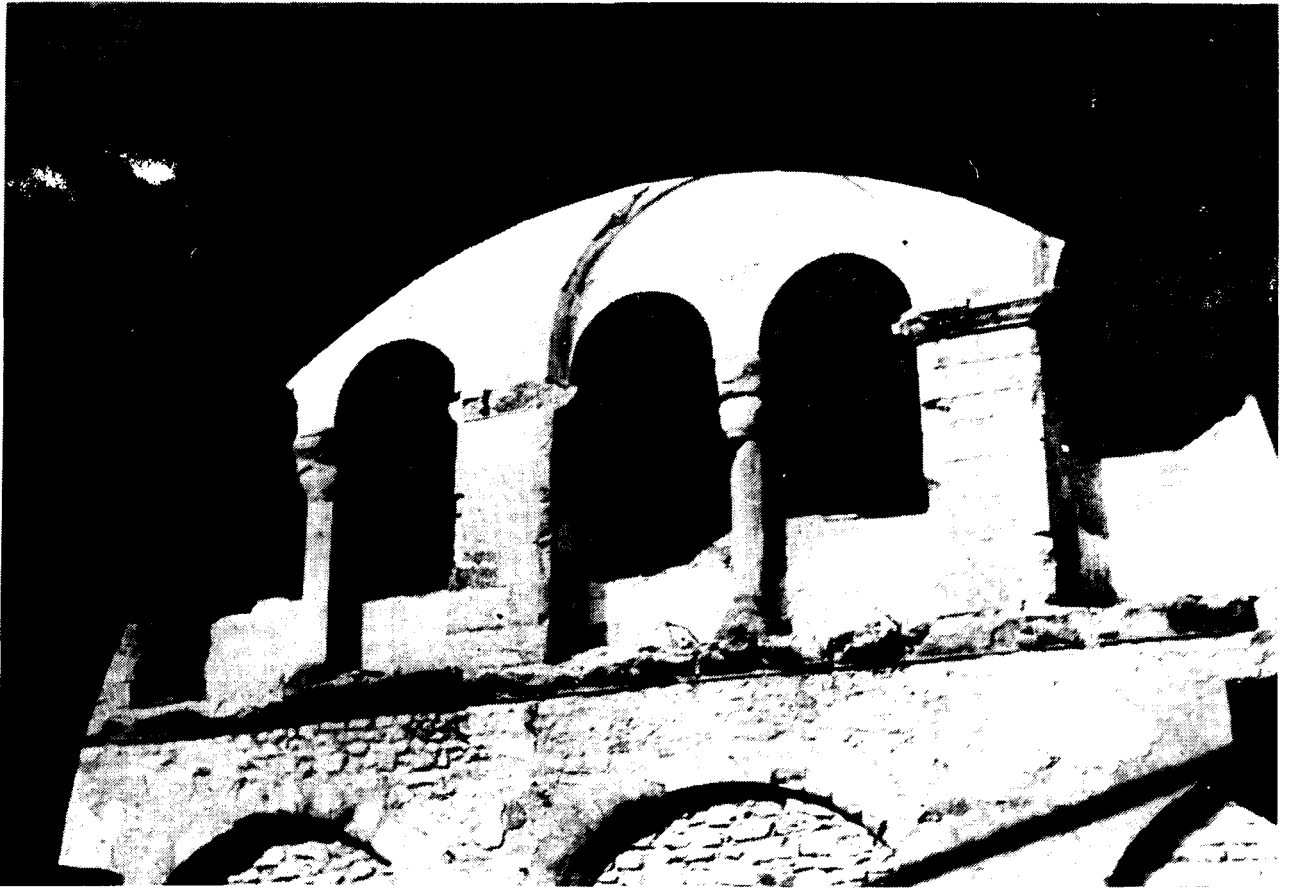


Fig. 4 – Nef, tribune nord en 1947 (*Archives privées*).

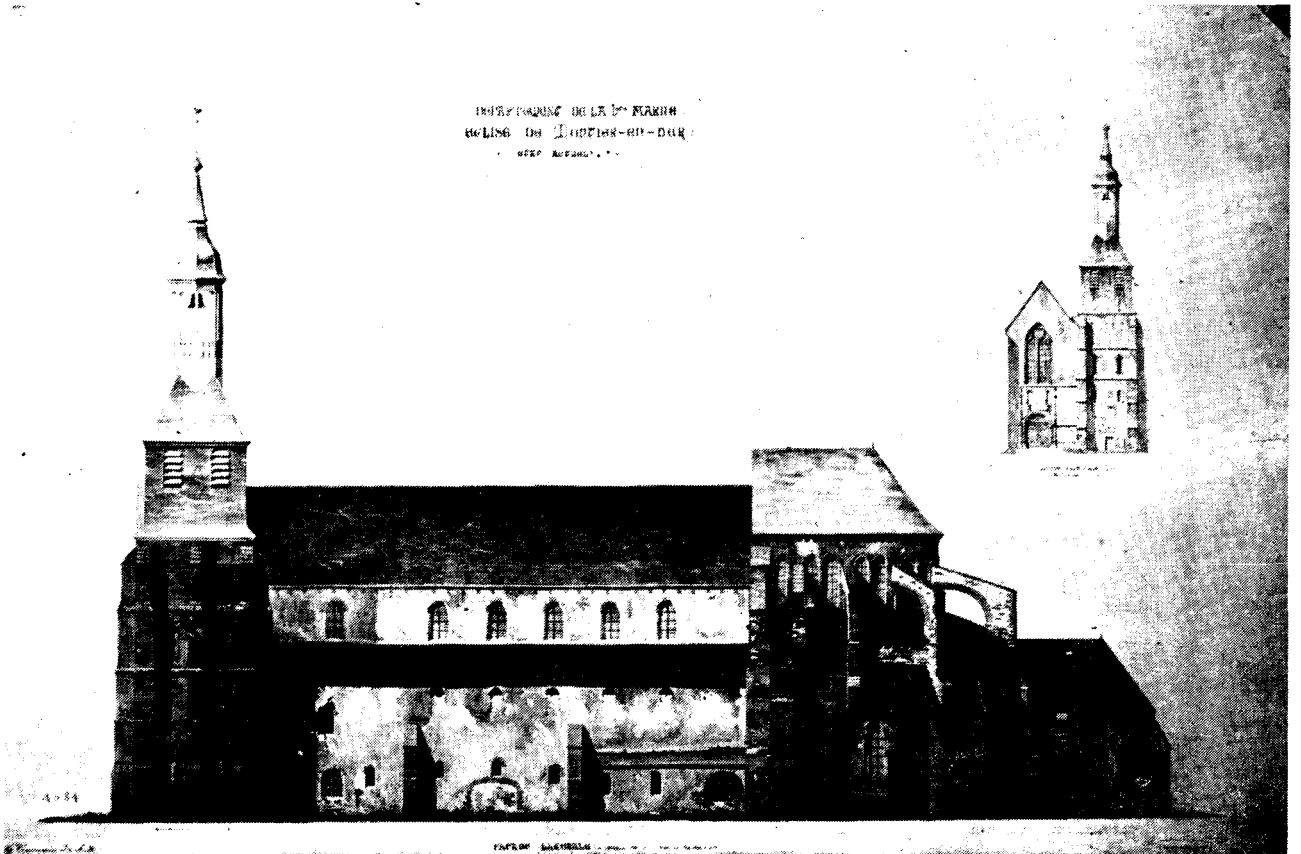


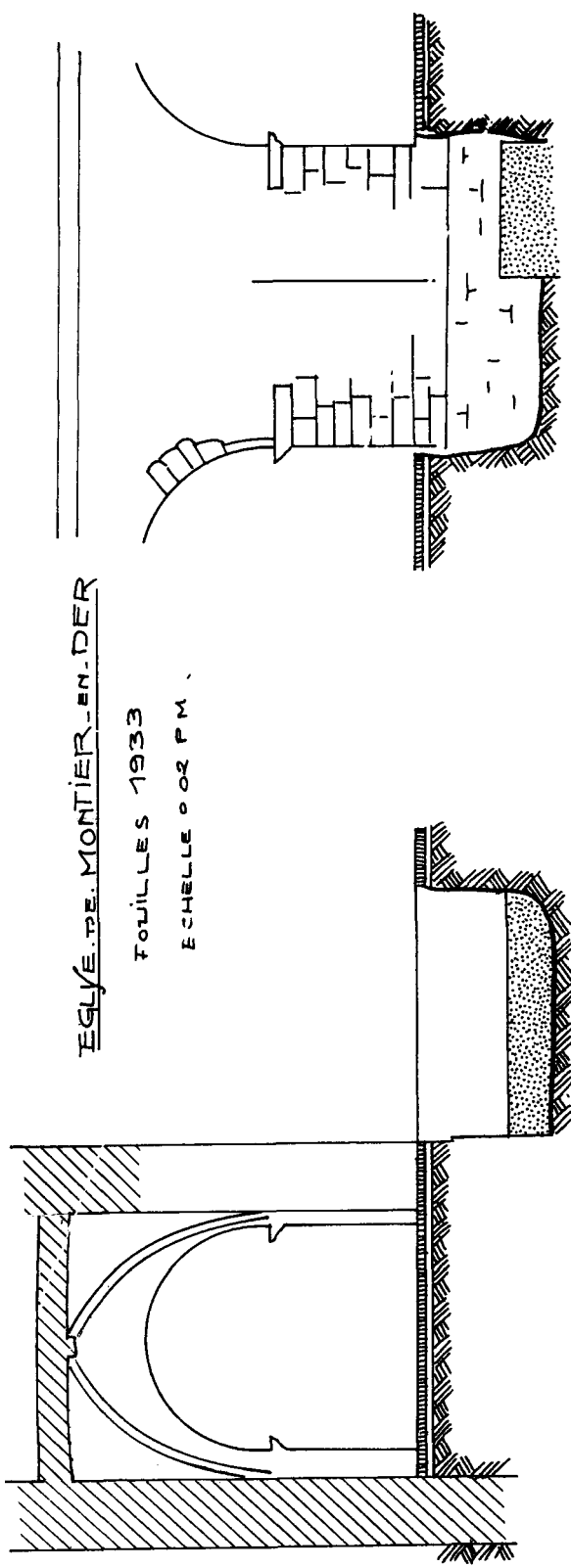
Fig. 5 – Abbatale avant restauration; dessin aquarellé de Boeswillwald (*Archives des Monuments Historiques*).



Fig. 6 – Bas-côté sud et nef vus de l'est en 1923 (*Archives des Monuments Historiques*).



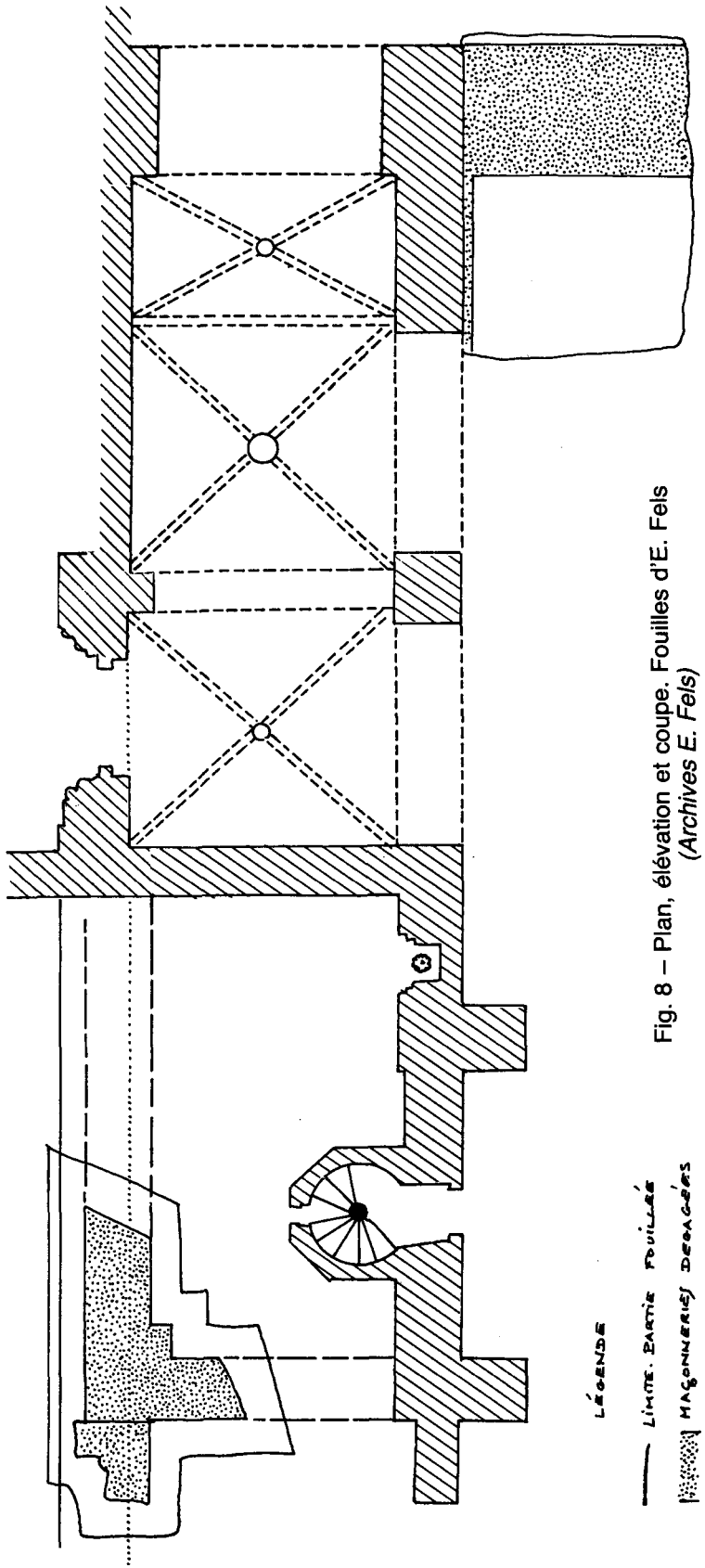
Fig. 7 – Tribune du côté sud de la nef en 1923 (*Archives des Monuments Historiques*).



EGLISE DE MONTIER-EN-DER

FOUILLES 1933

ECHELLE 0 02 P.M.



LÉGENDE

- LIMITE PARTIE FOUILLÉE
- MAÇONNERIES DÉGAGÉES

Fig. 8 — Plan, élévation et coupe. Fouilles d'E. Fels
(Archives E. Fels)

Fig. 10 – Angle de la fondation de la tour nord vu du nord-est, juillet 1933 (Cliché Reinhardt, Archives E. Fels).

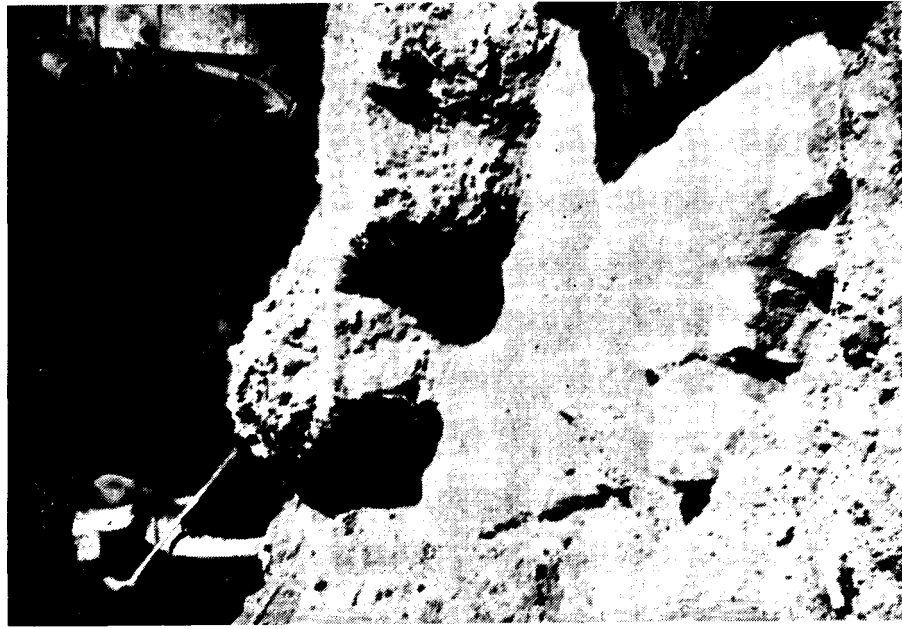


Fig. 9 – Fondation de la tour de façade nord vue de l'ouest, juillet 1933 (Cliché Reinhardt, Archives E. Fels).



Fig. 11 – Base du pilier élargi entre la deuxième et la troisième travée (césure verticale marquant la reprise de la construction), fouilles de juillet 1933 (Cliché Reinhardt, Archives E. Fels).



Fig. 12 – Amorce du croisillon sud du Transept du XIII^e siècle.

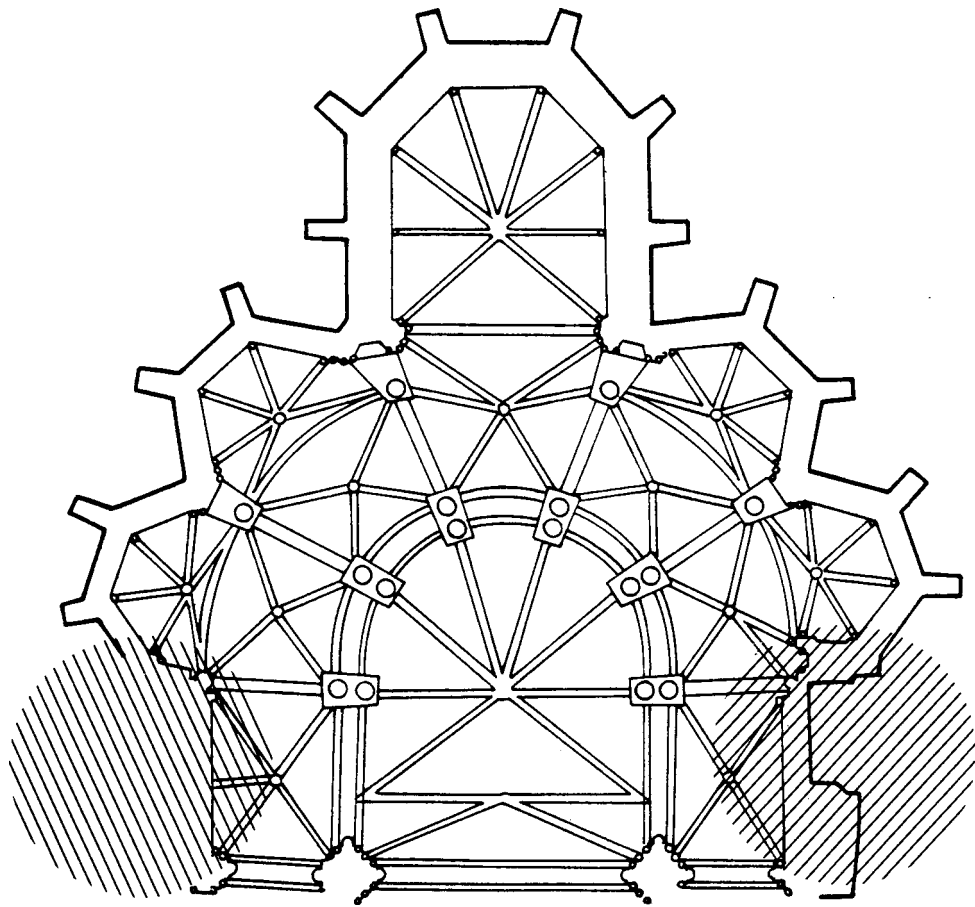


Fig. 13 – Zones d'anomalies dans les travées droites du chœur.
(Plan d'Herveline Delhumeau).